

André Masson

Il m'est arrivé de « partir » de textes littéraires ou philosophiques, de m'inspirer de grands mythes, pour peindre ou dessiner ; il m'est arrivé aussi de partir de moi-même, ou d'inventer des mythes (ou de croire les inventer). Il m'est donc difficile de départager dans la trame de mon art ce qui revient à la littérature — plus exactement à une culture — et ce qui ne lui doit rien.

J'ai pratiqué — je pratique encore parfois — l'automatisme, l'Inconscient comme moyen de révélation : *parfum occulte de l'être, forêts vierges de la vie...* la galopade de la main (ne pas avoir le temps de penser) ; toutefois cet abandon au pur instinct ne saurait être qu'une étape, et je n'oublie pas qu'à l'image interne provoquée par l'angoisse ou le désir, et à la primauté accordée à l'intuition, s'additionnent ma fréquentation des romantiques de tous les pays, ma connaissance de la pensée présocratique, et des recettes mystiques extrême-orientales. (Je ne crois pas parler seulement en mon nom). Devant cette gerbe de prédilections, une certaine malveillance conclut que la peinture d'un homme cultivé, même s'il est inspiré, ne saurait être qu'une « peinture littéraire ».

Mauvaise dispute.

*

La déculture, la mise en jachère ; jusqu'à quel point une peinture qui se proclamerait absolument autonome, non seulement par rapport aux autres activités humaines (ce qui peut se défendre) mais aussi envers les autres arts ; jusqu'à quel point *cette peinture-peinture* parfaitement inculte et triomphante permettra-t-elle un nouveau *dépassement* ? Répondre à cette interrogation serait prophétiser soit la fin de la peinture, sous sa forme connue, soit la conciliation d'un art inimaginable avec des valeurs culturelles insoupçonnées. Autrement dit, ce serait déceler dans les méandres invisibles du futur une extinction ou une résurrection.

*

Rapports étroits avec une culture : Pierre della Francesca, Léonard de Vinci, Michel-Ange, Rembrandt... Ici, nous avons

l'impression déjà notée qu'il ne s'agit pas seulement de grands artistes, mais de grands hommes.

Auprès de ces titans, une grande partie de l'art semble être entre les mains de gens fort bien doués, pratiquant une sorte d'artisanat supérieur.

Au XIXe siècle, il y a malaise, certainement. Témoin un Delacroix : il ne veut dialoguer qu'avec *les grands morts* — presque tous de la Renaissance.

A l'appui de Delacroix, peintre cultivé : la tradition romantique allemande, pour qui l'art est connaissance, et non seulement satisfaction hédoniste.

Un peu plus tard, la majorité des peintres s'en remettra tout uniment à la nature, et au plaisir de peindre. Rares sont les Odilon Redon qui protestent contre la « bassesse du plafond ».

La peinture, la peinture seule...

A ce propos, une anecdote : Henri-Edmond Cross lisait et admirait Nietzsche ; il fit le projet de peindre une effigie du père de Zarathoustra : un génie vertigineux dressé dans le vent des cimes. Il ne fit jamais ce tableau car il craignait : « de ne faire sans doute qu'un alpiniste ! ». Ces humbles paroles montrent bien l'écart entre un artiste excellent, mais intimidé par « le grand sujet », et un Michel-Ange trouvant tout naturel de peindre un dieu créateur de l'Univers.

Toutefois, la question résumée de la sorte ne saurait réduire la proposition : où commence, où finit le rapprochement entre la chose peinte et la chose écrite ? Car il faut reconnaître, d'une part, que chaque art contient une *poétique* qui lui est propre, et de l'autre, que ces thèses ennemies (peinture-peinture, peinture cultivée) peuvent se concilier dans une autre thèse qui les domine : celle de Vico, ayant pour vertu d'attirer l'attention sur l'activité poétique (quelle que soit sa nature) et lui assignant une mission très haute dans l'évolution des sociétés.

Tout compte fait, il y a un lieu de fusion entre ceux qui se servent de mots, et ceux qui emploient lignes, formes, et couleurs : la poésie.

André MASSON
(Décembre 1959).